

# ETUDES HELLENIQUES

# HELLENIC STUDIES

**La République de Chypre: 50  
ans après**

**The Republic of Cyprus: 50  
Years After**

Edited by / Sous la direction de  
Stephanos Constantinides

With Associate Editors / Avec la collaboration de  
Christos Iacovou & Thalia Tassou

Contributors / Contributions de  
Jean Antoine Caravolas

Jean Catsiapis

Stephanos Constantinides

Giorgos Georgiou

Maria Herodotou

Christos Iacovou

Phivos Klokkaris

Despina Michael

Lefteris Papaleontiou

Fotini Katy Mirante-Psaltakis

**Volume 19, No. 2, Autumn/Automne 2011**

**2**

# Nikos Nikolaidis de Chypre

Jean Antoine Caravolas\*

*« [...]vous verrez avec quelle dignité je mourrai  
et alors vous comprendrez de quelle  
manière enviable j'ai vécu».*

Lettre de N. Nikolaidis à St. Karakassis  
(Voiskou 1983:97)<sup>1</sup>

## ABSTRACT

Although Nikos Nikolaidis, the Cypriot (1884-1956), was in his time acclaimed as a master short-story writer and a distinguished painter, he often in his older age complained to be neglected, if not forgotten, by critics his peers and the general public. My research proves the contrary. Nikolaidis was admitted to the Pantheon of Modern Greek literature already during his lifetime and his literary work continues to be published, discussed, translated and honoured in many countries.

As I hope to have shown in this paper, if Nikolaidis is still remembered it is not only because he was an excellent writer but equally because of his personality, the kindness, integrity and noblesse of his character, all qualities that permeated his writings, his paintings and his attitude towards all human beings.

## RÉSUMÉ

Nikos Nikolaidis de Chypre (1884-1956) fût tôt dans sa carrière salué comme un maître du récit et un excellent peintre. Pourtant il se plaignait souvent d'être négligé, sinon oublié, des critiques, de ses pairs et du public en général. Ma recherche, cependant prouve le contraire. Nikolaidis, fut admis au Panthéon de la littérature néo-hellénique déjà de son vivant et ses ouvrages continuent toujours d'être publiés, traduits, étudiés et honorés dans nombre de pays.

Comme j'espère avoir démontré dans mon article, si Nikolaidis a laissé son souvenir ce n'est pas uniquement parce qu'il était un excellent écrivain mais également à cause de sa personnalité, la gentillesse, l'intégrité et la noblesse de son caractère, qualités qui se reflétaient aussi bien dans ses écrits et ses tableaux que dans ses rapports avec tous les hommes.

\* Université du Québec à Montréal

## Introduction

Nikos Nikolaidis (1884-1956) était un homme remarquable et un artiste aux talents multiples. «Écrivain, peintre, graveur, imprimeur, relieur, musicien, scénariste, architecte, pâtissier-il n'existe aucune expression de l'homme qu'il n'essaya», écrit Seferis le 14 décembre 1942 dans son *Journal*. On disait de lui qu'il était *un grand enfant* («ένα μεγάλο παιδί») dans le sens, d'«une âme simple, noble et honnête, d'un cœur chaud, candide et spontané, d'une pensée claire, dont l'intelligence et le savoir n'ont pu altérer ni la lumière ni la force intérieure» (Nea Estia, 1956, No 689: 386).

Je l'ai connu personnellement un jour d'automne de 1943<sup>2</sup> et je l'ai beaucoup fréquenté par la suite jusqu'à mon départ définitif de l'Égypte, en 1949. Je garde de nos rencontres le souvenir le plus vif. Il a marqué ma vie profondément. Dans les lignes qui suivent, je traite de ses liens avec l'Égypte et de son rapport avec la gauche. À la fin j'ajoute quelques réflexions sur sa place dans la littérature néo-hellénique.

## Nikos Nikolaidis et l'Égypte

Nikos Nikolaidis est né à Limassol, à Chypre, en 1884,<sup>3</sup> six ans après la cession de l'île par les Turcs aux Anglais.<sup>4</sup> Resté orphelin à l'âge de six ans, il connut une enfance difficile. Il ne fréquenta l'école que pendant trois ans. Ensuite, il exerça différents métiers dans sa ville natale et à travers l'île. Au cours de ses errances, il s'arrêta longtemps en divers monastères où il apprit l'histoire et les légendes de son pays, à peindre et à écrire.

En 1907, à l'âge de 24 ans, il prit le bateau et débarqua au Pirée, en Grèce. En un an, il réussit à s'introduire dans les cercles littéraires et artistiques d'Athènes, à devenir membre de la rédaction de la revue *PANELLINIOS EPITHEORISIS* qui venait d'être créée et à y publier ses premiers contes. Pourtant, un an plus tard, il partit pour Alexandrie.

L'Égypte et ses habitants le séduirent illico. Sans perdre de temps, il entra en rapport avec les intellectuels grecs de la ville, participa à la fondation de la revue *SERAPION* (1909) et illustra la couverture des premiers numéros. Mais il était incapable de rester longtemps à un endroit. En 1909, il reprit donc son vagabondage. Il voyagea en Europe, en Afrique et au Moyen Orient. Il revenait toutefois fréquemment à Alexandrie, car depuis 1913, il collaborait à la prestigieuse revue *GRAMMATA*. En 1915 cependant, après une fâcheuse aventure en Syrie, il décida d'aller vivre à Athènes, pourtant en 1919, il s'établit à Chypre et en 1923, il retourne en Égypte, qui deviendra sa «seconde patrie».

Nikolaidis aimait l'Égypte et l'appelait affectueusement, comme la plupart des Grecs qui y vivaient, «η ευλογημένη Αίγυπτος» (*l'Égypte bénie de Dieu*). Il s'installa au Caire, la capitale du pays, une ville en cette époque bien moins cosmopolite qu'Alexandrie. Le Caire devait devenir son «île de Robinson» (Voiskou, 1983: 62, 406). Là, il espérait pouvoir enfin se consacrer entièrement à son œuvre sans être dérangé de personne, étant inconnu de tous. Nikolaidis toutefois ne pouvait pas vivre longtemps sans amis, sans visiteurs, sans admirateurs.

Des amis il en fit grand nombre et cela de bonne heure: des Égyptiens, des Grecs et des étrangers, des jeunes et des vieux, des millionnaires et des pauvres, des intellectuels et des illettrés. Beaucoup de ses amis égyptiens étaient ses voisins de Kasr el Aeni et de Boulak,<sup>5</sup> des gens simples, ordinaires, modestes, doux et hospitaliers comme seuls les Égyptiens savent l'être. En dépit des barrières linguistiques,<sup>6</sup> Monsieur Nicolas, comme les Arabes l'appelaient, réussissait à communiquer assez bien avec eux et à entretenir des relations affables avec tous, en particulier avec les enfants. Nombre de petits Arabes venaient régulièrement dans son atelier prendre des leçons de peinture gratuitement. Plusieurs jeunes et quelques adultes profitaient de sa générosité également.

Parfois je rencontrais chez Nikolaidis Fathy, un beau jeune homme d'origine nubienne (?), aux formes athlétiques, qui devint, selon certains, son assistant et, selon d'autres, son fils adoptif (voir Charalambous: 386).<sup>7</sup> Parmi ses amis égyptiens, Mohamad Nagui (1888-1956), le fondateur de l'art moderne égyptien, tenait dans la vie de Nikolaidis une place tout à fait exceptionnelle. Nagui et sa femme d'origine grecque étaient très étroitement liés avec lui particulièrement pendant les quinze dernières années de sa vie.<sup>8</sup>

Deux jeunes peintres égyptiens: Gayed Guirgis Toma et Mohamed Aweis, qui avaient leur atelier dans le même bâtiment où habitait Nikolaidis, maintenaient aussi avec lui des relations très amicales et le consultaient souvent en matière de peinture.

L'amour de Nikolaidis pour l'Égypte et son peuple se reflète dans sa peinture et dans ses écrits. C'est en Égypte qu'il créa la plupart de ses tableaux et qu'il écrivit presque tous ses livres. Grand nombre de ses peintures représentent le désert, les palmiers dans le désert, les montagnes rocheuses de Mokattam et de Sinai, le visage grave des bédouins, les fellahs émaciés qui travaillent aux champs, leurs femmes au corps élancé, portant avec grâce de grosses jarres d'eau sur la tête, leurs enfants fluets qui les suivent ou qui jouent à côté, les chameaux épuisés qui se reposent, etc.

Les sujets de ses livres sont en grande partie inspirés, également, d'événements qui se sont passés en Égypte, mais sont transposés par l'auteur en Grèce ou à

Chypre (*La Fierté de la santé*, inspiré du dépotoir d'ordures de Shatby à Alexandrie, *Skelethras* (M. Squelette), etc. Un des plus saisissants témoignages de l'affection de Nikolaidis pour les Égyptiens est, à mon avis, *L'enterrement du Fella* (*Το Ξόδι του φελλάχου*):

### **L'Enterrement du Fella**

Pourquoi mes braves musulmans  
le menez-vous si vite?  
tarde encore le soleil à se coucher  
et le cimetière n'est pas très loin d'ici.  
La caisse est certes légère -  
puisque le malheureux Khalil fut consumé par la vie,  
que d'autre a bien pu trouver la Mort  
que des os et de la peau?

- Mais regardez Fatma comme elle halète!  
Lourde, lourde est sa douleur,  
lourd, lourd aussi le souci qui l'accable  
et elle ne peut, de la manière que vous le menez,  
suivre d'un pas funèbre,  
Ah! elle ne peut pas courir et en même temps pleurer,  
Ah! elle ne peut se lamenter en courant ...

Alors, mes braves musulmans,  
doucement-doucement pour qu'elle arrive à  
vous suivre en pleurant et dire  
en agitant le mouchoir, couleur d'aubergine,  
qu'il était gentil en ses bons moments  
et que ses paroles étaient pleines de douceur,  
quand pour tout son dur labeur  
le bey lui laissait une petite récompense.  
Doucement-doucement, musulmans ...  
doucement ... vous vous êtes trop éloignés

quand elle se pencha sur la rigole et  
prit de la boue pour s'enduire.  
Doucement... pour que le peu de mots que la douleur a fait fleurir  
sortent [de sa bouche] au rythme propice,  
et sonnent ..., roulent ... comme des bagues, comme des rubis.

«Fini l'ahan pour toi Khalil?  
Reste à moi la corvée de tourner la noria,  
pomper de l'eau du canal?  
Seule, je trairai la vache?  
seule, j'épaissirai le fromage?  
Et seule, je pétrirai la bouse,  
de l'allume-feu pour cuire le pain?».

*Traduction fr. de J. A. Caravolas*

## **Nikos Nikolaidis et la Gauche**

La lecture de ce poème exerça une profonde impression sur le jeune Stratis Tsirkas (1911-1980) et lui inspira *Les Fellahs*, son premier recueil de poésie (1937). Tsirkas était déjà à cette époque un communiste militant. En 1935, il avait fondé avec son ami, le poète chypriote Thodosis Pieridis, l'*Avant-Garde Antifasciste*, sorte de filiale du parti communiste grec en Égypte. L'initiation de Tsirkas au marxisme date toutefois du début des années 1930, lorsqu'il fit au Caire la connaissance de Sakellaris Yannakakis<sup>9</sup> et du groupe d'intellectuels grecs de gauche qui gravitait autour de ce dernier. Parmi eux figurait Nikos Nikolaidis,<sup>10</sup> à cette époque écrivain déjà bien connu et artiste respecté.

Tsirkas avait à peine vingt ans quand il rencontra Nikolaidis. Il venait de publier ses premiers textes et rêvait de gloire. Il se rapprocha vite de l'écrivain admiré, l'accepta pour maître et apprit de lui les secrets de la composition et du style:

*Moi personnellement, je lui dois beaucoup trop. Il m'apprit à écrire, c'est-à-dire à utiliser la ponctuation correctement. Comment faire mes périodes et mes phrases, tout cela je le dois à Nikolaidis, une de mes premières découvertes au Caire. Ainsi, quand je commençais à faire mes premiers pas en littérature, j'avais un maître à côté de moi.*

*(Diavazo, No 37, 280).*

Avec le temps Tsirkas devint un des amis les plus proches de Nikolaidis et son homme de confiance. C'est à lui que Nikolaidis confia ses papiers personnels et ses manuscrits et c'est lui qu'il attendait à l'hôpital sur son lit de mort pour rendre le dernier souffle. De son côté, le jeune révolutionnaire exerça une influence certaine sur le positionnement idéologique,<sup>11</sup> de plus en plus à gauche, de son mentor.

Il faut dire toutefois que Nikos Nikolaidis n'avait pas attendu le groupe communiste du Caire pour choisir son camp dans la société. Par ses origines populaires et ses expériences de jeunesse, Nikolaidis fut toute sa vie spontanément et inconditionnellement porté du côté des humbles, des faibles et des opprimés. Même au début de sa carrière littéraire, quand ses préoccupations principales étaient la perfection de la forme artistique et la gloire.<sup>12</sup>

L'auteur chypriote C. Pilavakis écrit dans son livre (1977) que lorsqu'en 1919 Nikolaïdis retourna d'Athènes à Chypre, il répandait subtilement les idées de la révolution bolchévique.<sup>13</sup> Le critique littéraire du journal athénien *Eleftherotypia* (16.04.2005) Vassilis Kalamaras, affirme que c'est Nikolaidis (avec Nikos Yavopoulos) qui initia en 1919 le futur grand critique littéraire Aimilios Chourmouziou et plusieurs autres jeunes chypriotes «aux idées communistes». Giannis Lefkis Papangelou, qui connut Nikolaidis à Limassol, le présente comme un «humaniste qui croyait déjà profondément à l'idée du socialisme».<sup>14</sup>

Par ailleurs, il est connu que la plupart des personnes avec lesquelles Nikolaidis était à cette époque, et même plus tard, associé à Chypre, en Grèce et en Égypte, appartenaient à la gauche et que nombre d'entre elles sont devenues communistes (Varnalis, Avgeris, Galatia Kazantzaki, Yiofyllis, Glavkos Alithersis, les frères Pieridis, Evgenia Petronda, etc.). Il est indéniable que sous l'influence des ses amis de gauche et notamment de Yannakakis et de Tsirkas, Nikolaidis perdit progressivement ses dernières «illusions libérales» et adopta de plus en plus dans ses écrits les positions communistes. Sans cependant adhérer au parti. Il était très jaloux de son indépendance.<sup>15</sup>

Ainsi à la veille de la Seconde guerre mondiale commence la période «idéologique»<sup>16</sup> de son œuvre. Il ne négligea pas pour autant l'aspect esthétique de ses textes et de ses peintures. «Je fais de l'art pour l'art; mais en vérité il n'y a aucune de mes œuvres qui soit exclusivement l'œuvre d'un esthète» disait-il, à son ami et biographe Karakassis. Un des plus importants ouvrages de sa période idéologique est son roman *Stravoxylou* (*L'Acariâtre*):

*Un jour, l'adolescent Yorgos, le héros du roman, vit «avec un bonheur mystique», en divers endroits du village, des clôtures et des bornes emportées, des fossés comblés et plusieurs propriétés fusionnées en une seule. Il entend aussi les commentaires de certains paysans sur*

*cette «unification divine de la terre» et des plaisanteries à propos de l'«union de la richesse et du travail des hommes en une grande exploitation» qui, avec la bénédiction du ciel, rassasierait tous. «Vraiment!...comme cela serait bon si tous les hommes se trouvaient certains après-midis rassasiés et reposés! pensa-t-il, ils comprendraient alors rapidement que cela n'était pas tout ce dont ils avaient besoin», que «la maladie» dont ils souffraient «n'était pas, comme ils pensaient: la faim et la fatigue, mais autre chose». Et cette «autre chose» ils la demanderaient.*

Un autre exemple de ses écrits de la même époque est *Le Chant de classe* que voici:

### **Le Chant de classe**

Les chansons que m'envoya mon jeune ami  
je les trouve avec art et même avec sentiment écrits.  
trois fois jusqu'ici avec plaisir je les ai lus.  
Je les lirai de nouveau, seul et avec d'autres,  
car vraiment, j'aime en eux et le rythme  
et le pouls et l'examen profond de la vie.  
Mais dommage! - Excuse, jeune homme, ton vieil ami,  
dans ce beau livre,  
de te montrer les fautes.  
Oui, quel dommage!... dans tant de chansons  
-couronnes avec art et grâce tressées  
Ne s'y trouve pas celui qui montre  
- Comme la fleur le genre de l'arbre -  
du poète la classe et aussi,  
dans lequel des deux camps,  
qui aujourd'hui serrent leur poing, il se situe.  
Ne sois pas surpris, de ces mots-ci,  
je ne te demande pas d'écrire «sur commande»  
une chanson comme on dit.  
Je demande que tu donnes ta fleur à l'Art,  
et puis ton fruit dans l'Action,  
ainsi que le pommier qui nous donne une fleur de pommier  
et puis une pomme.

*(Trad. fr. de J. A Caravolas)*

## La place de Nikos Nikolaidis dans l'histoire de la Littérature Néo-hellénique

Dès son arrivée à Athènes, en 1907, Nikolaidis se rapprocha du poète national Kostis Palamas (1859-1943), qu'il appelait son «maître respecté»,<sup>17</sup> et de sa fille Navsika, qu'il appelait sa «sœur»; de Vlassis Gavriilidis (1848-1920), le «père» du journalisme grec; de Varnalis, d'Avgeris, de Voutyras et autres futurs classiques de la littérature néo-hellénique, en premier lieu d'Angelos Sikelianos (1884-1951). C'était la belle époque. Nikolaidis était pauvre, sans emploi, étranger, mais libre, jeune, la tête pleine de rêves et le cœur débordant de désirs. Il voulait s'amuser, être heureux.

En dépit de ses maigres revenus, il accordait beaucoup d'attention à son apparence: il se promenait la tête couverte d'un beau chapeau ou tête nue, exposant au regard des passants ses cheveux blonds, ondulés et bien coiffés; cultivait la moustache et la barbiche; portait un complet à la mode, un col à la Byron et un grand œillet dans la boutonnière de son veston, à la Oscar Wilde. Un artiste! Un dandy!<sup>18</sup> Impossible de ne pas le remarquer dans la rue, ce qui devait lui plaire énormément. «Il [Nikolaidis] n'est ici [à Athènes] que depuis quelques mois et il n'y a pas un Athénien qui ne le connaisse et il n'y a personne qui n'envie sa joie éternelle, son éternel sourire», écrit Timos Depastas (1881-1920), journaliste et auteur de pièces de théâtre à grand succès.

Il mena longtemps une vie de bohème, mais trouvait toujours le temps de peindre et surtout d'écrire: des poèmes, des contes et des comptes-rendus.<sup>19</sup> Conscient de sa valeur, de ses talents et de ses capacités, il attendait que les autres les reconnaissent aussi. Commentant la critique acerbe de Timos Malanos, qui qualifia son style de *rude* et de *grinçant* (*τραχύ και γρατσουνάει*), Nikolaidis protesta avec véhémence et rappelle, sans fausse modestie, que tout le monde le considère comme «un grand styliste». <sup>20</sup> C'était, en effet, une époque où il publiait beaucoup car il plaisait et il était en grande demande.

Cela ne lui suffisait pas. Il voulait être accepté, honoré et admiré de ses pairs et du public cultivé comme un grand écrivain (*λογοτέχνης*), et cela sans plus attendre. Surtout après ses premiers succès à Athènes et à Alexandrie.<sup>21</sup> «Il voulait l'éloge, la réputation, la gloire»,<sup>22</sup> écrit Voiskou (1983:63). La gloire cependant n'arrivait ni aussi vite ni aussi éclatante qu'il le souhaitait et il en souffrait.<sup>23</sup> En 1921, peu après la publication de ses deux premiers livres (*La Fleur Bleue*, 1919 et les *Vies Florales et Humaines*, 1920) il écrit de Chypre à Pargas, à Alexandrie, que malgré les immenses services qu'il rendit à tant de revues, il reste encore inconnu («μένω ακόμη άγνωστος»).<sup>24</sup> Jusqu'à la veille de sa mort, il se plaint d'être négligé, oublié, abandonné.<sup>25</sup>

Ces plaintes sont-elles justifiées? Beaucoup le pensent. Un des premiers à signaler «l'indifférence» des critiques littéraires grecs à l'égard de l'œuvre de Nikolaidis fut Francos Anastasios:

Nikos Nikolaidis mérite le titre de maître d'œuvre grec du conte psychologique. L'œuvre de Nikolaidis en général est unique, mais surtout originale[...]. À l'exception de Valsa, de Cléon Paraschos et d'Alkis Thrylos [...] personne d'autre ne s'est occupé de Nikolaidis» *Kritika Simeiomata*, Athina, 1927, ekd. NEA TECHNI (Voir Voiskou, 1983:283).

Le critique littéraire Alexandros Argyriou aussi regrette, dans *Elefthera Grammata* (10,1948), que «l'œuvre de M. Nikos Nikolaidis, auteur de la génération précédente, n'ait pas été étudiée en son temps pour que sa valeur soit appréciée et qu'elle puisse exercer son influence».<sup>26</sup> Glafkos Alithersis, l'ami et compatriote de Nikolaidis, se demande, dans un long article dans la revue NEA ESTIA (1935: 823),<sup>27</sup> si ce n'est pas justement l'«indifférence» des critiques littéraires pour son œuvre, une des causes de l'«engourdissement» et la «déception» qu'on observe depuis quelque temps dans les textes de l'auteur de *M. Squelette*.

Aimilios Hourmouziou intitule l'article sur «l'incomparable virtuose»<sup>28</sup> qu'est selon lui Nikolaidis: *Un méconnu*. Tsirkas, plus radical, parle de «proscription consciente, calculée, opiniâtre» de la part des «mandarins» qui condamnèrent Nikolaidis à «la mort par le silence». Voiskou, de son côté, accuse les hommes des lettres et de la presse bien pensante de Grèce et d'Égypte de marginaliser, entre autres, parce qu'il ne cultive pas ses relations publiques<sup>29</sup> et prône des idées «subversives» (Voiskou, 1983:439).

Il y a certes du vrai dans les plaintes de Nikolaidis et de ses admirateurs. Cependant, il est difficile d'oublier que pendant les années 1910-1930, l'auteur chypriote connu en Grèce une notoriété considérable. Des dizaines de critiques littéraires respectés, d'écrivains connus et de spécialistes de la littérature néo-hellénique estimés se sont exprimés longuement ou en passant sur ses ouvrages, généralement de manière très élogieuse, tant de son vivant qu'après sa mort. Il n'est ni nécessaire ni possible de faire ici un inventaire exhaustif des jugements portés oralement ou par écrit sur les textes littéraires de Nikolaidis. L'échantillon qui suit suffit amplement.

Une des premières et des plus précieuses évaluations orales des écrits de Nikolaidis est celle de Sikelianos. En 1915, le poète, ravi par la lecture du manuscrit de *La Fleur Bleue*, exhorta l'auteur à soumettre sa pièce, sans perdre

de temps, à un théâtre.<sup>30</sup> Nikolaidis suivit le conseil de son cher ami et donna *La Fleur Bleue* à Aimilios Veakis qui la fit monter en 1923 au théâtre Luna Park d'Alexandrie, avec beaucoup de succès. Kavafis, l'autre géant de la poésie grecque, disait de Nikolaidis qu'il était un «brillant peintre» et un «superbe auteur de contes» (Karakassis, 1953:111).

Les jugements exprimés dans des lettres personnelles sont beaucoup plus nombreux. En 1919, Sikelianos lui écrit: «Le seul désir que j'aurais [...] serait que certains de tes contes je les eusse écrits moi» (Voir Voiskou, 1983:19). Le 21 mai 1923, après la publication des premiers livres de Nikolaidis (*La Fleur Bleue*, *Les vies Humaines et Florales* et *l'Acariâtre*), le poète et critique Fotos Yofyllis (1887-1981), lui envoya d'Athènes au Caire une lettre inhabituellement laudative, dont voici quelques extraits.

*Mais l'Acariâtre quel monde exprimé de manière originale! Quelle peinture de vies, d'âmes [...]! Quels contrastes de simplicité et de corruption. Et dans tout cela l'étrange âme qualitativement pathologique de l'Acariâtre. J'avais déjà lu la Fleur Bleue et les Vies Florales. L'un me releva, l'autre me rafraîchit. Que te dire. C'est une chose vulgaire que la critique. Devant les belles choses nous devons nous taire. Les goûter avec gourmandise et puis silence. Ces dernières années je n'ai pas lu d'ouvrages grecs plus beaux que les tiens [...]. Je te l'écris ouvertement parce que je sais qu'il n'y a pas de danger que cela te monte à la tête (Cité dans Voiskou, 1983: 95-96).*

Il est vrai que le nombre de comptes rendus dans les journaux ou les revues et les analyses de ses ouvrages dans les traités des spécialistes de la littérature néo-hellénique était, de son vivant, inférieur à celui que Nikolaidis attendait. Mais il y en a eu et d'excellents. Celui qui sans doute le réjouit le plus fut le compte rendu particulièrement élogieux d'Alkis Thrylos,<sup>31</sup> dans la revue NEA TECHNI (1-2, 1925). Elle considère Nikolaidis comme «un des rares auteurs néo-helléniques raffinés» et juge qu'il donna «dans le genre du conte analytique psychologique, probablement, l'étude la plus complète [...] en Grèce de l'homme intérieur, exprimée de manière littéraire». Elle affirme que «son originalité est tout à fait naturelle» et qu'«il vaut bien la peine que cette rare qualité soit particulièrement appréciée»; qu'«il serait souhaitable qu'une large analyse de toute son œuvre, bien qu'elle ne soit pas encore complétée, soit entreprise dès à présent, ne serait-ce que pour attirer l'attention du public qui l'ignore excessivement»; que «[...] sa langue, son style, tous ses moyens expressifs sont travaillés, «avec une extrême délicatesse» et que tout cela démontre «un tempérament d'écrivain rare».

Peu après la publication de sa recension, Alkis Thrylos, faisait parvenir à Nikolaidis un billet (non daté) dans lequel il exprimait de nouveau son admiration pour ses écrits et la nécessité que les critiques s'en occupent sérieusement (Voiskou, 1983: 96).

*[...] Je pense que c'est un devoir pour nous critiques de nous occuper de votre œuvre qui offre quelque chose de totalement exceptionnel à la littérature néo-hellénique. C'est d'ailleurs aussi un plaisir. Il devient si ennuyeux de fustiger et de battre continuellement l'état de la plupart des confections néo-helléniques, que c'est une vraie joie de pouvoir parfois s'arrêter dans une oasis.*

Non moins flatteur était le compte rendu d'Evpalinos, pseudonyme du poète Napoléon Lapatiotis (1888-1944), publié dans la revue *La Famille* (1932). Lapatiotis relève dans les contes de Nikolaidis, dont certains, tel *M. Squelette* sont, dit-il, des chefs d'œuvre. Il souligne aussi l'immense compassion de l'auteur pour les hommes qui souffrent, compassion qu'on ne trouve nulle part ailleurs, ainsi que «son talent de choisir le mot approprié, qui est probablement le plus grand secret de son art» et que seuls deux, trois ou quatre autres prosateurs grecs modernes possèdent (Voiskou, 1983:231).

Pour terminer, je citerai encore ces mots prononcés en 1952 par le poète, essayiste et traducteur Takis Papatsonis (1895-1976), dans une allocution radiophonique: «Nikolaidis représente une figure importante dans nos lettres et un tournant dans notre histoire» (Voir Voiskou, 1983:17)

## Conclusion

En dépit des plaintes et des regrets de l'auteur lui-même et de ses nombreux admirateurs, on ne peut ne pas admettre que Nikolaidis est un des rares auteurs grecs modernes à être entré de son vivant dans le panthéon de la littérature néo-hellénique. Sa réputation était solidement établie depuis les années trente, elle s'est élargie et consolidée dans les années suivantes et après sa mort elle n'a cessé de grandir. La plus ancienne appréciation élogieuse de son œuvre que je connaisse date de 1927<sup>32</sup>, et vient de la plume d'Alithersis:

*Aujourd'hui, c'est lui [Nikos Nikolaidis] qui se bat pour nous débarrasser de la pollution de la banalité, de la chronique (χρονολόγημα) et du facile habituel. Il a une originalité remarquable dans la sélection de ses sujets, et prend son envol, de la psychologie pure et de la simple description des mœurs jusqu'aux pays mystérieux des symboles» (Nea Zoï, 1927).*

En 1976, lors des manifestations organisées à Athènes, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort, Petros Haris<sup>33</sup> (1902-1998), le directeur de la vénérable revue littéraire d'Athènes NEA ESTIA, voulut écrire aussi quelques lignes sur l'auteur chypriote mais se rendit vite compte que, comme la plupart des Grecs cultivés, il admirait l'écrivain sans vraiment connaître son œuvre. Alors, il «hésita». Avant d'expliquer au public ce que fut sa contribution à la littérature néo-hellénique et ce qui survit encore aujourd'hui de la «légende Nikolaidis», ne fallait-il pas qu'il le lise (*Ibid.*:89-90)? C'est ce qu'il fit. Une fois la lecture terminée, il exposa dans un long essai intitulé *Nikos Nikolaidis* (*Ibid.*: 1976:89-114) ses conclusions dont voici les principales:

*[...] Ses contes les plus parfaits, et ils sont nombreux<sup>34</sup>, lui ont assuré une place, à côté des auteurs de contes qui offrirent à notre littérature des pages durables» (Ibid.:106). [...] Nikolaidis a sa propre façon d'arranger les mots en phrases et les phrases en récit et souvent on sent sous ses images les plus réalistes une disposition lyrique retenue, un murmure musical qui élève et étend le récit» (Ibid.).*

Haris termine son évaluation des ouvrages de Nikolaidis par ces mots: «Le profit [de la lecture de son œuvre complète] ne fut pas mince. Je puis dire que la «légende Nikolaidis» [...] recèle quelque chose de meilleur que ce que nous attendions. C'est une pérennité considérable dans notre époque catalytique (*Ibid.*:114).

Même le sévère Sahinis<sup>35</sup> range Nikolaidis parmi les plus grands auteurs de sa génération. Pourtant il n'aimait guère ses écrits. Les sujets, le style, la langue, la composition de ses livres laissent, selon le critique, beaucoup à désirer. Même *M. Squelette*, que Haris et tant d'autres considèrent comme un «conte parfait» est aux yeux de Sahinis, un échec (*Ibid.*:48-49).<sup>36</sup> Il reproche à l'auteur de manquer de compassion pour les malheurs de ses personnages, le soupçonne de «se moquer» d'eux, de les présenter comme des «marionnettes» ou des «hommes machines», de décrire leurs passions de manière «schématique», etc. (*Ibid.*:48). Néanmoins, il admet que:

*[...] parmi les prosateurs de l'époque [1920-1930] cinq noms se distinguent, leur œuvre ayant laissé des traces plus permanentes: Petros Pikros, Petros Haris et Thrasos Kastanakis [...] et Nikos Nikolaidis et Fotis Kontoglou, qui restent dans notre prose moderne, originaux, particuliers et isolés (Ibid.: 45).*

Nikolaidis fut donc très tôt considéré, presque unanimement, sinon «comme le pionnier de la génération de prosateurs de 1915» (Papadimas),<sup>37</sup> comme un des quatre ou cinq meilleurs auteurs de contes de sa génération. Il mérite bien notre admiration comme individu, comme artiste et surtout comme écrivain.

*Comme individu:* Ceux qui l'ont connu se souviennent de lui comme d'un homme fier, doux, généreux et intègre. Lui-même aimait répéter: «Mon ouvrage principal, c'est moi-même. Ma vie. Comme je l'ai créée, formée, vécue; c'est mon caractère, ma personnalité » (Karakassis 1953:56).

*Comme écrivain:* Il n'était certainement pas Balzac, ni Dickens, ni Hamsoun, ni Gorki comme certains de ses admirateurs l'ont prétendu. On admettra toutefois que ce n'est tout de même pas une petite chose que d'être reconnu de ses collègues et des critiques, depuis presque un siècle maintenant, comme un des meilleurs écrivains de sa génération.

*Comme peintre:* Les tableaux de Nikolaidis furent peu exposés et leurs qualités très peu étudiées.<sup>38</sup> Ceux qui ont eu l'occasion cependant de voir ce que cet artiste autodidacte a peint pour son propre plaisir,<sup>39</sup> prisent le haut niveau de perfection de son art. Acquis progressivement par un long effort assidu il lui assura une place honorable dans l'histoire de l'art grec (et chypriote) moderne.

Le 29 mai 1954, dans une lettre écrite à l'hôpital, où deux ans plus tard il mourra, Nikolaidis exprimait l'espoir [...]: «que ceux qui viendront après nous trouveront quelques moments de ma vie, et quelques pages de mon œuvre» dignes de leur intérêt (lettre aux jeunes des Associations culturelles grecques du Caire et d'Alexandrie, Voiskou, 1983:85). Son vœu fut exaucé. Ses contes continuent à être lus avec plaisir et ses livres à être réédités, traduits et étudiés; des thèses de doctorat sur les différents aspects de son œuvre sont soutenues et des conférences et des colloques sont organisés régulièrement en Grèce, à Chypre et ailleurs dans le monde. De tous les auteurs grecs de contes du 20<sup>e</sup> siècle, peu sont ceux qui ont connu la même attention que Nikos Nikolaidis de la part des critiques, des éditeurs, des chercheurs et du public cultivé.

## NOTES

1. De nombreuses citations sont tirées du livre de Eleni Voiskou, *Kai Avrio Nikos Nikolaidis, Enas Stathmos sti Logotechnia mas*, Athina, 1983. Son ouvrage est une mine d'informations sur Nikos Nikolaidis, autrement difficilement accessibles.
2. Voir mon article: *O Nikos Nikolaidis opos ton thymamai*, in WEB-Pentalia, Kypros (20.6.2011).
3. La date de sa naissance est contestée,
4. En 1914, les Anglais annexèrent Chypre à l'empire britannique.
5. Quartiers populaires du Caire.
6. Nikolaidis parlait mal l'arabe et toutes les langues étrangères.
7. Charalambous Valentinos: *Sta vimata tou Nikou Nikolaidi* in Papaleontiou Lefteris (éd.). *Nikos Nikolaidis o Kyrios (1884-1956). Mia epanektimisi tou ergou tou*, Politistikes Ypiresies Ypourgeiou Paideias kai Politismou Kyprou, Vivliorama Ekdoseis, Athina, 2007.
8. Le peintre égyptien laissa trois beaux portraits de son ami chypriote.
9. Yannakakis Sakellaris (1896-1946), marchand d'éponges au Caire, «intellectuel autodidacte», un des fondateurs du Parti communiste égyptien (1924). Timos Malanos, *Anamniseis enos Alexandrinou*, Ekd, Boukoumani, Athina, 1971:95-99. Il était un des fondateurs du Parti communiste égyptien (1924).
10. Nikolaidis devint vite un ami intime de S.Yannakakis.
11. Dans sa jeunesse Nikolaidis traversa une longue période d'individualisme extrême.
12. Une attention particulière à la situation de la femme (*Au delà du bien et du mal*), aux rapports entre les patrons et les employés (*La jambe de bois, Les domestiques*), aux problèmes des jeunes de condition modeste (*Stravoxilo*), etc.
13. « Des jeunes intellectuels [...] se chargent avec leurs articles à expliquer le socialisme [...]. L'écrivain d'ailleurs qui est venu à Limassol en 1919 apporta avec lui aussi les «nouvelles idées» et les transmettait aux jeunes de son groupe». C. Pilavakis, *Limassol en d'autres temps*, Limassol, 1977. Voir Voiskou, 1983:39.
14. «[...] Nikos Nikolaidis n'était pas simplement un artiste et un écrivain mais aussi un humaniste qui croyait profondément à l'idée socialiste (Voiskou, 1983:208).
15. Pourtant, à en croire Voiskou (1983:73), pendant la Seconde guerre mondiale, il a pensé un moment passer, avec Sakellaris Yannakakis et autres amis de gauche, en Union Soviétique. Hélas, elle n'explique ni comment ils comptaient se rendre au pays de Staline ni pourquoi ils voulaient entreprendre ce voyage si difficile, en pleine guerre.
16. «J'écrivais alors des livres idéologiques» (Voiskou, 1983: 208).
17. M. Rota & Lefteris Papaleontiou, *Epistoles tou N. Nikolaidi* [...] in Papaleontiou L. (éd.) 2007:322.

18. Voir les photos et les dessins qui montrent Nikolaidis jeune ; lire également les témoignages des personnes qui l'ont connu à cette époque, notamment de Malanos: *Anamniseis enos Alexandrinou, Athina, Ekd. Boukomanis, 1971: 95-96*; et de Aimilios Chourmouzios, *Nea Estia* 659, 1954:195-106).
19. Il collabore avec cinq revues.
20. «Tous me considèrent, [permettez-moi] que je me vante – un grand styliste». Voir Voiskou, 1983:121.
21. «[...] j'ai beaucoup changé. Je ne sais pas si cela provient de certains de mes succès littéraires» (Lettre à Pargas, 4.8.1916.). Voir Maria Rota, in Papapaleontiou, L. (Édit.) (2007:321)
22. «Il voulait la louange, la renommée, la gloire» (Voiskou, 1983:63).
23. «Une des exigences de son âme qui le torturait le plus était, pendant longtemps, de se faire connaître, de s'imposer sans rien sacrifier pour autant de ce qu'il était. Que s'impose Nikos Nikolaidis de Limassol, Chypre. Fils d'un tel et d'une telle, petit-fils d'un tel», *Alexandriini Logotechnia*, 1950:66.
24. M. Rota & L. Papaleontiou, *Lettres de N, Nikolaidis*, in Papapaleontiou, L. (Édit.) 2007:320.
25. « Tu ne sais pas combien grande est ma solitude. (Pas solitude, la solitude, moi, je ne la ressentirais pas). Il s'agit d'abandon». Cependant quelques paragraphes plus bas il écrivait: «Je suis heureux parce que parmi tous les écrivains qui vivent les derniers moments de leur vie, je n'ai pas, en plus des autres désagréments, le souci de ma réputation posthume», Tsirkas, *Mnimi Nikou Nikolaidi, Eikosi chronia apo to thanato tou*. Nea Epochi, vol 117 mai-avril, 1976: 9-13).
26. « Dommage que le travail de M, Nikos Nikolaidis, auteur de la génération précédente, n'ait pas été étudié, afin qu'il soit évalué et qu'il exerce son influence» *Elefthera Grammata* 19, 15 avril 1948.
27. «L'engourdissement et la déception ont peut-être pour cause l'indifférence des critiques pour son œuvre» Glafkos Alithersis, *NEA ESTIA*, 1935: 823.
28. *Kathimerini* 2.4.1953: *Un méconnu*. «Il est un incomparable virtuose qui se meut sur toute l'échelle tonique avec une habileté impressionnante.
29. Nikolaidis répond à Seferis, qui lui rend visite au Caire: «Afin que je m'occupe de mon œuvre, je dois faire de la politique et moi je ne veux pas faire de politique» (Georgios Seferis, *Meres D*. Athina, Ikaros 1977:108-109).
30. Voir M. Rota: *O Nikos Nikolaidis, o Sikelianos kai to alexandrino periodiko Grammata*, in Papaleontiou L. (édit.) (2007: 311-312).
31. Alkis Thrylos était le nom de plume d'Eleni Ourani (1896-1971), critique littéraire très respectée pendant plus de 50 ans.

32. Les auteurs de la génération de 1930 (Theotokas, Myrivilis, Venezis, Terzakis, etc.) n'avaient pas encore publié les livres qui, plus tard, leur assurèrent la gloire.
33. P. Haris, académicien, écrivain, essayiste et directeur (1933 - 1987), de la vénérable revue littéraire NEA ESTIA.
34. Par exemple *M. Squelette*: «rien ne manque à ce conte et rien n'est pléonasmé» (102), *Les Domestiques*, («une fine broderie, ce conte. Quand tu le lis tu as l'impression d'entendre de la musique du bon vieux temps, des doux tons nostalgiques» (p.103)
35. Apostolos Sahinis (1919-1997) était académicien, universitaire et un des critiques littéraires grecs les plus connus, trois fois honoré du prix d'État pour ses essais.
36. Dans son livre *Anazitiseis (Recherches*, 2<sup>e</sup> édition, Athènes, Constantinidis, 1978), où il examine les œuvres en prose publiées dans les années 1920-1930, il réserve les pages 45-52 à Nikos Nikolaidis.
37. Papadimas, Ad. (1897-1987) écrivain et essayiste athénien auteur de *Logotechnia kai Zoi*. Ekdoseis Dimarakou, 1976.
38. Voir Eleni Nikita, *Anafora ston eikastiko Niko Nikolaidi*, in Papaleontiou L. (édit.) (2007: 361-374).
39. «Je peins parce que cela me plaît. C'est un plaisir personnel». *Kypriaka Grammata*, 1940, No. 64.